

L'instinct territorial

Robert Major

Volume 13, Number 1 (37), Fall 1987

Suzanne Lamy

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200693ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200693ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, R. (1987). L'instinct territorial. *Voix et Images*, 13(1), 161–165.
<https://doi.org/10.7202/200693ar>

L'instinct territorial

par Robert Major, Université d'Ottawa

Les romans ont-ils une couleur? Ils ont une odeur, vraisemblablement, du moins si l'on se fie au vocabulaire employé spontanément par critiques et commentateurs: remugle (Sartre...), odeur de soufre et de sang (Sade...), odeur de confessionnal (Mauriac...) ou de tabac refroidi (Simenon...). Ils ont aussi une texture (qu'on songe au *hard-boiled* américain), et différents lecteurs leur prêtent volontiers diverses saveurs, aussi variées que leur goût propre. Mais une couleur? Les collections ont une couleur, que chacun reconnaît car elles ont justement pour fonction la commercialisation des titres individuels: depuis la Bibliothèque bleue des colporteurs d'autrefois jusqu'à la Série noire d'aujourd'hui; les oeuvres particulières, elles, semblent être privées de couleur propre. Paradoxe curieux: dans la panoplie des métaphores sensorielles utilisées pour décrire de façon impressionniste un univers romanesque, univers pourtant construit par le signe visuel (l'écrit sur la page), les images visuelles sont singulièrement absentes (exception faite du noir qui, lui, est absence de couleurs!). Les romans n'ont pas de couleur propre: leur teinte est empruntée. À l'idéologie qu'ils véhiculent. Dans la mesure évidemment où cette idéologie est associée à une teinte particulière:

Aragon a écrit des romans rouges mais ceux de Brasillach ne sont pas noirs pour autant.

C'est pourquoi les romans de la terre ne sont pas bruns; bruns comme la glèbe qui est sensée être leur terreau mais que paradoxalement ils ne décrivent presque jamais (ce silence devrait faire réfléchir...). Ils ne sont pas gris non plus, malgré qu'en aient plusieurs, prompts à associer terroir et fadeur, terre et grisaille. (Question: «Qu'est-ce qu'un roman de la terre?» Réponse-type: «Un mauvais roman, terne et morne, gris comme... une terre asséchée, justement, incapable de faire fleurir des oeuvres authentiques, etc.»)

Non, les romans du terroir ne sont ni bruns ni gris: ils sont mauves. À ceux que la teinte surprend, il est conseillé de lire le livre stimulant de Bernard Proulx: **le Roman du territoire**¹.

Cette étude, la huitième dans la collection des Cahiers du Département d'études littéraires (UQAM), fut d'abord, si j'en juge par plusieurs indices, une thèse soutenue à Paris sous le titre: **Lecture socio-historique du roman de la terre québécois**. Le livre a gardé de cette origine les qualités du genre: sujet bien circonscrit, recherche minutieuse, argumentation structurée, souci de la méthode, volonté d'innover ou du moins de se démarquer des recherches concomitantes; il n'a pas pour autant évité les défauts communs à l'exercice: ton scolaire, écriture compassée, prévisibilité maximale et acharnement à tout ramener à la thèse (CQFD).

La thèse ici est que le roman de la terre n'est «de la terre» que fortuitement, en quelque sorte; ou encore qu'il est «de la terre» dans un sens large et absolu: il n'est pas essentiellement agricole. La dimension agricole n'est que conjoncturelle. Le roman du terroir est un roman du territoire, c'est-à-dire un genre bien précis, créé à un moment particulier de l'histoire et placé sous le signe d'une idéologie de conquête: la collectivité doit s'appropriier le territoire, assurer son expansion, occuper l'espace, l'exploiter. Le roman du terroir est un roman de colonisation, mais attention, dans le sens, disons, «européen» de ce terme: idéologie de prise de possession de contrées dites vierges, sans se soucier du droit des autochtones, idéologie qui marie merveilleusement bien l'intérêt personnel de chacun (le succès matériel) et l'intérêt collectif (le territoire vital de la nation). L'agriculture est une des composantes seulement de cette exploitation, composante importante dans le contexte, certes, et qu'on ne saurait négliger, mais dont la tradition critique a fait une lecture essentiellement anachronique, montant en épingle ce qui n'était, pour les contemporains de l'oeuvre, qu'une composante parmi plusieurs, ou un moyen.

En somme, Bernard Proulx a décidé de croiser le fer avec Michel Brunet ou, à son défaut, avec tous les littéraires qui, depuis trente ans, se sont inspirés de son analyse de la pensée dite traditionnelle au Canada français. Pour l'ensemble de la critique depuis trente ans, en effet, les romans de la terre n'ont aucun intérêt, sauf celui du ratage littéraire exemplaire. Ces oeuvres ne seraient qu'une *création*

de la pensée agriculturiste (p. 9), cette idéologie réactionnaire qui *idéalise le passé, condamne le présent et se méfie de l'ordre social moderne* (p. 8). Bernard Proulx ne souscrit absolument pas à cette vision des choses et il met une réjouissante ardeur à pourchasser l'agriculturisme dans ses divers retranchements. On a l'impression que pour lui cette tendance facile qu'ont les critiques à associer roman de la terre et «conservation», «repli sur soi», «nostalgie féodale», «ultramontanisme», «glorification de la vie agricole», n'est que bête calomnie.

J'avoue d'emblée que cette dimension polémique de l'étude de Bernard Proulx m'a beaucoup plu. Avec lui, il est facile d'être *consterné du flou qui entoure la connaissance historique positive de l'agriculturisme* (p. 72). Facile aussi d'être agacé par l'aisance avec laquelle on se sert d'une telle étiquette vaseuse (ou de ses équivalents sémantiques) pour condamner sans rémission des oeuvres fortes et riches qui méritent relecture. Il y a des limites, en effet, à ressasser les mêmes choses sur ces oeuvres. Il devrait aussi y avoir des limites à ces redites de Mgr Camille Roy qu'on se contente de paraphraser en affectant sa lecture d'un signe négatif (modernisme oblige!), comme si de prendre le contre-pied moral d'une analyse antérieure (sans remettre en question l'analyse) constituait une nouvelle approche. Il devrait surtout y avoir des limites à cette affligeante complaisance à dénigrer nos aîeux, comme s'ils avaient tous été des crétins, incapables (supposément) de voir qu'ils étaient exploités par le capital anglo-saxon et infantilisés par le clergé, incapables de réagir et de projeter avec ardeur, tout heureux de danser autour de l'érable et de farfouiller dans le champ de patates. (Je suis ici plus polémique que l'auteur, davantage soucieux des formes!)

De là l'importance de la couleur mauve pour Bernard Proulx. Le mauve est ici idéologique. Il n'a rien à voir avec le violet de la symbolique liturgique (couleur de la pénitence, de l'acceptation, de la mort comme passage), et encore moins avec la symbolique orientale (couleur de la sexualité féminine): il est couleur politique. À égale distance du rouge (les Rouges, les Patriotes, avec leur radicalisme, leurs excès et la répression qu'ils attirent) et du bleu (les Bleus, les conservateurs, cherchant à maintenir le lien colonial), le mauve est la voie de la modération, du réalisme politique. Prolongement du libéralisme, mais cherchant à composer avec la situation vécue par la majorité de la population au XIX^e siècle, le mauvisme est essentiellement progressif et pragmatique. Il cherche à *concilier le nationalisme québécois et la loi du plus fort, l'essor industriel et l'appel à la majorité paysanne, le pouvoir laïque et la puissance cléricale, ainsi que, même si on l'oublie facilement, le credo civilisateur, le génocide des Autochtones et leur dépossession territoriale* (p. 41).

Le roman de la terre est l'enfant de ce mauvisme. Il s'agit, au milieu du XIX^e siècle, d'un genre résolument tourné vers l'avenir, moderne, novateur (eh oui!), ou, comme le dit si joliment Bernard Proulx, *marchant à notre rencontre et non pas à rebours* (p. 61):

Ce qui sous-tend l'effort de colonisation dont le roman de la terre se fait le chantre, c'est un projet socio-économique d'envergure, moderne dans

le contexte de la jeune poussée capitaliste, et si de façon générale aujourd'hui on y voit des visées purement agricoles, c'est à la suite d'une lecture inattentive au porte-à-faux de tout cet édifice romanesque. En définitive, le cadre rural que choisirent les premiers romanciers de la terre, bien loin de tenir [à] la foi qu'ils auraient eue dans les vertus de la seule agriculture, répondait à toute une gamme de nécessités: occupation du territoire, accaparement des richesses naturelles, fondation de villes sous contrôle francophone, enraiment de l'émigration massive, du chômage et des causes de révolte. Tout cela, et même la rhétorique favorable à la classe agricole, se conçoit uniquement dans le contexte plus englobant de la fondation d'une société moderne... (je souligne)

Voilà pour la thèse, habilement présentée et défendue dans la première partie de l'étude (la Terre paternelle, Charles Guérin, Jean Rivard) et remportant encore l'adhésion dans la deuxième (consacrée aux oeuvres de Bouchette, Choquette, Potvin). Les troisième et quatrième parties me semblent toutefois moins satisfaisantes. Pour des raisons différentes. La démarche est toujours aussi méthodique pour chacune des oeuvres (analyse de celle-ci en relation avec la biographie de l'auteur, en insistant sur la situation précise de ce dernier dans la configuration idéologique du temps; mise en relief des éléments politiques, historiques, sociaux et économiques qui permettent de préciser cette configuration). Mais, dans la troisième partie, la thèse, malgré des prodiges d'analyse, n'arrive pas à convaincre. Les oeuvres négatives (Marie Calumet, la Scouine, Un homme et son péché), tout en laissant pour compte le thème de l'expansion territoriale et en critiquant la vie rurale avec véhémence, auraient néanmoins véhiculé *la volonté d'expansion territoriale par une colonisation effective* (p. 222)! En somme, ces auteurs, en n'en parlant pas, se seraient effectivement fait (par ce silence révélateur?) les propagandistes éloquentes de cette idéologie! Je crois bien que Bernard Proulx verse ici *dans la plus faible des logiques* (p. 222) contre laquelle il a pourtant bien pris soin de mettre ses lecteurs en garde.

Quant à la quatrième partie qui aborde les oeuvres les plus connues du corpus (Hémon, Savard, Ringuet), elle ne nous offre pas une telle spéciosité. Au contraire, avec ces romans du crépuscule du genre, qui abordent puissamment le destin collectif, la boucle est très bien bouclée. Le territoire national est effectivement occupé: les oeuvres font maintenant état des limites à cette idéologie (Maria Chapdelaine), des menaces (Menaud), ou de l'acquis (Trente arpents). Mais il s'agit d'oeuvres bien connues, justement, dont l'analyse ici paraîtra moins neuve à plusieurs. Et la promesse de *questionner* (p. 13) si Trente arpents marque véritablement une rupture est finalement si peu que pas tenue. Le lecteur se demande donc toujours, en fermant le livre, pourquoi les oeuvres de Germaine Guèvremont (parmi d'autres) n'ont pas été intégrées dans ce corpus. La conclusion, au lieu de se promener à hue et à dia, aurait pu franchement attaquer cette planche.

Mais trève de passif (je passe pudiquement sur les trop nombreuses coquilles et les ratures de la bibliographie). L'ensemble reste vif et stimulant et devrait provoquer de salutaires remises en question; de fait, ce livre devrait être une lecture obligatoire pour tous les professeurs de littérature québécoise (surtout ceux qui ne parlent jamais de ces romans). Certes, à ceux qui ont lu la remarquable étude de Gabriel Dussault sur le curé Labelle, celle de Normand Séguin sur l'agriculture ou d'Arthur Saint-Pierre sur la littérature sociale canadienne d'avant la Confédération (Saint-Pierre qui voyait en Gérin-Lajoie un précurseur des coopérants et de Henry Ford...) — toutes études que Bernard Proulx ne signale pas, curieusement; à ceux qui ont lu attentivement les études contemporaines de l'origine du genre (les conférences d'Étienne Parent ou les analyses de Stanislas Drapeau, par exemple, ou les premiers comptes rendus de ces oeuvres, dénués de toute saveur agriculturiste); à ceux qui ont retenu le cri d'impatience d'Édouard Montpetit, il y a bien longtemps (Jean Rivard fonde une ville, que diable!) ou les rappels polis de Léon Gérin en cette même année 1925 sur le sens de l'oeuvre de son père; à ceux qui ont lu sans oeilères ces premiers romans de la terre, capables donc d'y reconnaître une soif éperdue de conquête, de possession, de réussite, de pouvoir; à ceux là, les propos de Bernard Proulx n'auront pas l'effet d'une nouveauté absolue. Ils sauront apprécier néanmoins l'ampleur de la démarche, l'intérêt de la démonstration et la sûreté de l'analyse. Et ils se féliciteront de cette étude qui, sans le dire explicitement en autant de mots, affirme néanmoins l'esprit profondément américain de ces oeuvres. Oeuvres qui véhiculent un esprit confiant, optimiste, conquérant: le rêve de réussir, c'est-à-dire d'atteindre, par ses seules qualités personnelles, et dans un corps à corps avec la nature, l'aisance et le bonheur. Et de faire ainsi la force de la nation.

Ce qui paraîtra plus neuf, toutefois, pour l'ensemble des lecteurs, est la mise en relief de la spoliation dont ont été victimes les autochtones au cours de cet essaimage. Spoliation systématiquement occultée par les romans du territoire (et leurs commentateurs) et dont Bernard Proulx ne nous fait aucunement grâce. Comme quoi même les petites nations, faibles et menacées, auraient leur dossier... noir.

1 Bernard Proulx, *le Roman du territoire*, Montréal, UQAM, (Cahiers du Département d'études littéraires, no 8), 1987, 327 p.